

## J'ai frappé à toutes les portes

Luc LaRochelle

Numéro 88, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRochelle, L. (2001). J'ai frappé à toutes les portes. *Moebius*, (88), 37–44.

## LUC LAROCHELLE

### *J'ai frappé à toutes les portes*

Ce soir-là, nous arrivions à Boston. Après sept ou huit heures de route. Nous avons eu du mal à trouver l'hôtel. La chambre donnait sur une cour intérieure d'où montaient les bruits du lobby. Il n'y avait pas de téléviseur. Et elle a dû se contenter d'une douche, elle qui prenait deux bains par jour.

Je suis descendu au bar prendre une bière pendant qu'elle se reposait avant de sortir dîner.

Je buvais déjà trop.

C'était le début de l'automne. Il faisait encore doux. Nous avons marché jusqu'au quartier italien. Elle a choisi un petit restaurant, moins de dix tables. Le repas était copieux. J'ai fait un meilleur choix qu'elle. Ce qui n'arrivait jamais. Elle a insisté pour que nous ne prenions qu'une demi-bouteille de merlot.

Quand nous sommes sortis du restaurant, on avait peine à circuler tellement les rues étaient bondées. Ce devait être un vendredi ou un samedi soir. Les gens prenaient le café, assis sur des chaises droites adossées aux devantures des boutiques. Elle m'a fait remarquer que nous nous serions crus ailleurs. Dans un village. Au bord de la Méditerranée.

Nous sommes rentrés à l'hôtel. Elle a répété qu'elle n'aimait pas le mur de briques, à la tête du lit. J'avais trop mangé. Pas assez bu.

Nous devons partir le lendemain pour la côte.

Mais nous sommes rentrés. Et ne sommes jamais repartis. Ensemble.

Je n'ai jamais vu l'Italie.

Le client venait de poser le stylo sur le comptoir et de remettre sa fiche à l'aubergiste. Celui-ci lui indiqua le numéro de sa chambre, lui tendit la clef et lui expliqua comment s'y rendre. Puis il ajouta sur un ton poli: «Dormez bien.»

«Moi, bien dormir? Évidemment, vous ne me connaissez pas; je ne dors jamais. Tout au mieux vais-je me reposer. Mais pour peu que je me mette à songer à quelque chose, n'importe quoi, rien de bien important, je ne me reposerai même pas. Demain matin, vous me verrez quitter cette auberge plus fatigué que je ne le suis maintenant. Il y a au moins dix ans que cela dure. D'ailleurs, je ne donnerais pas la peine de louer cette chambre si les gens n'accordaient pas autant d'importance à la nuit, à l'heure qu'il est quand il fait noir. Malheureusement, je ne peux faire abstraction des gens qui dorment. Il semble que la plupart des gens dorment: c'est leur droit. Mais ce n'est pas mon cas. Alors je vous en prie: si je reviens dans cette auberge, ne me souhaitez pas, ne me souhaitez plus jamais de bien dormir. Compris?»

L'aubergiste, surpris par la véhémence des propos de son client, le dévisagea un moment, puis retourna à sa paperasse.

Le client se pencha, ramassa sa valise, tourna le dos à l'aubergiste et se dirigea d'un pas nerveux vers l'escalier. Comme il atteignait le premier palier, il entendit l'aubergiste lui dire: «Surtout, ne faites pas de bruit. Vous pourriez déranger les autres clients; il y en a plein qui ne dorment pas, vous savez. Ils viennent ici pour se reposer un peu.»

Le lendemain matin, le client quitta l'auberge tôt. Quand il remit la clef de sa chambre à la femme de l'aubergiste, il lui adressa un grand sourire et lui souhaita: «Bonne journée!»

Plus tard, alors que l'aubergiste conversait avec sa femme, elle lui dit: «Le client de la 12 était frais comme une rose ce matin. C'est pourtant notre pire chambre: un mauvais lit, le bruit de la rue...»

C'est une question de principe. Cette chambre a été réservée il y a plus de deux mois. Il n'est pas question qu'on vous jette à la rue sous prétexte qu'un congrès quelconque accapare toutes les formes d'hébergement de la ville.

Vous répétez au gérant votre numéro de confirmation, preuve irréfutable que vous avez le droit d'occuper cette chambre ce soir-là.

De la persuasion aux menaces, vous épuisez vos moyens. Un congressiste occupera votre chambre.

Vous vous retrouvez ce soir de fin novembre dans la rue principale à Rouyn-Noranda avec vos valises.

Il n'y a pas mille solutions. Vous entrez dans un bar, vous regardez votre montre. Il ne vous reste que deux heures pour dénicher la femme de votre vie.

\* \* \*

Nous vivions dans un village situé à l'extrémité d'un lac. En février, quand la glace était suffisamment épaisse, on poussait une vieille bagnole jusqu'au milieu de la baie. Puis au début de mars, Earl, qui tenait le magasin général, commençait à recueillir les paris. Il en coûtait 10 \$ pour acheter un jour ou une nuit. Et si la bagnole calait au fond du lac pendant le jour ou la nuit que vous aviez acheté, vous étiez le gagnant et vous empochiez la cagnotte. De 300 \$ à 400 \$. Jamais plus. Pas de quoi devenir riche, mais assez pour payer une ou deux tournées à l'hôtel du village.

C'était notre façon à nous d'attendre le printemps.

\* \* \*

Ce n'était pas un automne comme les autres. Il faisait chaud, le vent était doux et les feuilles tardaient à tomber. La forêt avait doucement tourné au jaune. Comme si l'hiver ne voulait pas venir. Pourtant, Catherine était irritable.

Nous vivions à la montagne depuis cinq ans. La maison, maintenant terminée, était confortable, nous connaissions nos voisins et Catherine avait un teint de paysanne. Mais depuis la fin de l'été, nous parlions

beaucoup des films que nous ne verrions pas, des amis que nous ne pourrions pas visiter aussi souvent que nous l'aurions voulu, des restaurants que nous n'allions pas fréquenter. La lecture des journaux était devenue un supplice. Comme si nous étions en manque de cette vie-là.

Le deuxième lundi d'octobre, je décide d'aller à Montréal pour régler des affaires. Catherine irait acheter quelques disques puis elle verrait un film; nous allions rentrer avant l'heure du souper. Nous avions rendez-vous devant le cinéma en fin d'après-midi.

En sortant de la banque, je me rends à pied à la librairie de Jean-Pierre. Par chance, il est libre pour le dîner. En une heure, Jean-Pierre vous met à jour sur tout ce qui s'est passé de banal et d'important dans le monde de l'édition depuis six mois.

Après l'avoir raccompagné à la librairie et pris un livre qui m'attendait depuis une éternité, je décide de marcher sur Mont-Royal vers l'ouest, pour passer le temps et aussi revoir mon ancien quartier. Comme je le faisais dans le temps, j'entre dans un bar plein d'étudiants qui sèchent leurs cours pour jouer au billard. Je m'assois dans un coin, dos à la rue, afin d'avoir assez de lumière pour lire. Deux chapitres et quelques bières plus tard, je réalise qu'il est temps d'aller rejoindre Catherine. Il s'est mis à pleuvoir: il faut absolument sortir de la ville avant l'heure de pointe. J'arrive au rendez-vous dix minutes trop tôt, grelottant de froid, mon manteau trempé. J'entre dans le cinéma, et vérifie l'horaire pour m'assurer que Catherine ne va pas tarder à sortir.

Le film qu'elle devait y voir n'est pas à l'affiche.

Ce soir-là, il est tombé quinze centimètres de neige sur la montagne. Le lendemain, plusieurs arbres avaient cassé sous le poids de la neige, d'autres étaient courbés au point que leur tête touchait le sol: un spectacle désolant.

\* \* \*

Bien sûr, pour lui comme pour nous tous, il y avait des jours ordinaires. Vous savez, quand on perd pied, dans l'escalier ou sur la glace du trottoir. Et que l'on réussit de justesse à reprendre son équilibre. Content de ne pas s'être

cassé les reins. Après quoi on reste craintif pendant une heure ou deux. Puis on oublie tout ça.

Il y avait aussi les jours de lumière. Ces jours-là, il les reconnaissait à une musique qui lui revenait. Chaque fois la même. Il n'aurait pas su la fredonner. Mais il pouvait la décrire: des spirales de notes qui montaient, et illuminaient le matin. Il prenait de longues respirations, et remontait la couverture jusqu'au-dessus de sa tête. Il se passait une main sur les jambes, sur le ventre, comme pour s'assurer de sa propre présence dans cet état de grâce. Ces jours-là, vous l'auriez aimé.

Et puis il y avait des jours d'ombre. Quand il se levait tôt, le ventre serré, le souffle court, les yeux enflés. Ces jours-là, il ne parlait pas beaucoup. Il fonçait tout droit. Dans tout: le travail, le sport. Et les gens aussi. Ces jours-là, vous l'auriez détesté.

Le problème, c'est que moi, son meilleur ami, je ne savais pas, quand il arriva chez moi un soir de janvier, quelle sorte de jour c'était.

\* \* \*

— Téléphone-moi quand ça ira mieux.

— Mais je ne te demande rien. Juste de m'écouter.

C'est vrai: Camille ne me demandait que cela. Depuis le début, depuis plus de dix ans que durait cette étrange amitié.

Paul rentrait ce soir-là d'une réunion départementale particulièrement pénible. Toute son énergie passait à ménager la susceptibilité de ses collègues, exacerbée par le congédiement d'un directeur de service le mois précédent. Comme il se versait une deuxième bière, la sonnerie du téléphone le surprit.

— Je sais, Camille. Rien n'empêche: j'ai hâte que tu m'appelles pour m'apprendre quelque chose de réjouissant. Par exemple, un événement qui aurait donné un sens à ta vie. Ou à un bout de ta vie. Pas nécessairement long. À la rigueur, une semaine. On prendrait un verre ensemble un de ces soirs, et tu sourirais. Comme tout le monde le fait, de temps en temps. Pas le grand bonheur.

Une joie. Éphémère, mais une joie tout de même, tu vois ce que je veux dire?

Paul s'arrêta soudain, essoufflé. Étonné par sa véhémence. Il entendit Camille sangloter à l'autre bout du fil. Au bout d'un moment, il dit: «Excuse-moi, je suis fatigué. Mais nous ne nous parlons pas souvent... Tu me téléphones à ma fête, et puis quand ça va mal.

— Bon, alors on s'en sort comment?

— Tu oublies que j'existe, c'est tout.»

Camille raccrocha tout de suite, enfila son manteau, sauta dans un taxi et donna au chauffeur l'adresse de Paul.

\* \* \*

Le contrôleur avait raison: je n'étais pas à bord du bon train. Le billet indiquait bien 06:05. Or, j'étais monté à Cracovie sur le train de 18:05 à destination de Varsovie. Je m'étais confortablement installé dans un wagon pour non-fumeurs, j'avais somnolé un moment. Puis j'avais étudié le plan du centre-ville de Varsovie, car j'arriverais tard en soirée.

Je finissais d'avaler le sandwich au jambon compris dans le tarif de première quand le contrôleur entra dans le wagon, suant à grosses gouttes. Son uniforme crasseux contrastait avec la propreté du wagon, récemment importé d'un quelconque pays de l'Ouest. Je lui tendis mon billet sans que mon regard ne quitte mon *Lonely Planet* sur la Pologne. Je ne levai les yeux vers lui que lorsque je compris que le contrôleur tentait de m'expliquer quelque chose. Voyant que je n'y comprenais rien, il sortit de sa sacoche un gros calepin, remplit quelques cases sur un formulaire qu'il me tendit. C'était une espèce de contravention. Le contrôleur continuait à parler pendant qu'il m'indiquait un montant qu'il avait inscrit au bas du feuillet: 71 zlotys. Le double du prix du passage. Je devais avoir un air incrédule, car le contrôleur se mit à gesticuler, m'incitant à le payer immédiatement, afin qu'il puisse continuer sa tournée.

Personne ne m'attendait à Varsovie. Personne ne m'attendait à Montréal. Personne ne m'attendait. Nulle part. C'est ce qui me traversa l'esprit pendant que je tendais

au contrôleur son formulaire. En souriant, et en lui faisant signe de la tête que NON.

\* \* \*

Marc est réveillé depuis longtemps. Il a entrouvert les rideaux et regarde dehors. En pensant que ce congrès à Banff avec Éva n'était pas une bonne idée.

Depuis qu'ils sont amants, elle n'a jamais fréquenté ce milieu. Par choix.

Mais elle s'ennuyait depuis quelque temps.

Marc se dit qu'il lui faudra maintenant faire avec le regard d'Éva sur ces gens, leurs attitudes, leur monde. Qui n'est pas le sien à elle. Ce sera plus compliqué.

Éva étire les bras, et ouvre lentement les yeux.

Au bout d'un moment, elle dit: «Tu crois que nous sommes un couple?»

Marc continue de regarder dehors. «Je ne pense pas.»

«Ça ne te tente pas?»

Marc se retourne vers Éva. «Non.»

«Moi non plus. C'est sûr.»

\* \* \*

Maintenant que Bruno est mort, je regrette les querelles que nous avons eues. J'ai longtemps cru qu'elles tenaient au fait qu'il était l'aîné et moi le cadet. Et que la guerre, dans tout cela, n'était venue que brouiller les cartes. Montréal-Nord, la campagne d'Italie, à l'époque, je ne voyais pas le lien. Mais la conscription, personne chez nous n'était vraiment contre. Sauf sa blonde, Helena.

Alors il est parti. Et revenu. Pas le même évidemment. Avec plein d'idées toutes faites.

Au début, il s'est installé chez les parents. En attendant de trouver un emploi qu'il ne cherchait pas. Il y a vécu cinq ans. À lire les journaux, boire du café, contredire tout le monde. Et rentrer tard de Chez Moreno.

Quand il est tombé malade, d'une espèce de rhumatisme qui le rendait encore plus désagréable, le ministère de la Défense l'a pris en charge. À trente-sept ans, il a échoué dans un hôpital pour vétérans. C'est là qu'il est mort. D'ennui, je pense. Sans que nous soyons jamais



tombés d'accord sur quoi que ce soit. Sauf sur l'équipe de soccer locale et le risotto de notre mère. Et sur les yeux d'Helena.

Ma femme.